

À quoi servent les humanités ?

PIERRE-LUC BRISSON, *Le cimetière des humanités*, Montréal, Éditions Poètes de brousse, 2014, 106 pages

Nicolas Bourdon

Volume 8, numéro 3, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourdon, N. (2014). Compte rendu de [À quoi servent les humanités ? / PIERRE-LUC BRISSON, *Le cimetière des humanités*, Montréal, Éditions Poètes de brousse, 2014, 106 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(3), 31–31.

À QUOI SERVENT LES HUMANITÉS?

Nicolas Bourdon

Professeur au Collège de Bois-de-Boulogne

PIERRE-LUC BRISSON
**LE CIMETIÈRE DES
HUMANITÉS**

Montréal, Éditions Poètes de brousse,
2014, 106 pages

«**C**haque époque, écrivait Walter Benjamin, a le sentiment de se trouver sur le bord d'un abîme.» Il semble, à la lecture du *Cimetière des humanités* de Pierre-Luc Brisson, que la nôtre le soit encore plus que les précédentes. Le cimetière dont il est ici question est celui des humanités gréco-latines, maintenant presque totalement absentes de la formation des étudiants québécois, et l'essai de Brisson est d'abord et avant tout une critique virulente du système d'éducation. Le collège classique, élitiste, mais pétri par l'enseignement des Anciens, est une institution révolue et le cours d'initiation à la philosophie est le seul moment où l'étudiant québécois se frottera avec des auteurs comme Socrate et Aristote. Le grec ancien est maintenant totalement disparu de l'enseignement secondaire et on n'entend plus que quelques bribes de latin dans les écoles secondaires privées du Québec et encore est-il enseigné davantage pour faire chic qu'à cause d'une véritable passion pour l'Antiquité. Pire, plus que les langues latine et grecque, c'est tout l'héritage antique qui a été évacué de l'enseignement. Les jeunes étudiants québécois ne connaissent pas les héros de la guerre de Troie et les personnages qui ont illustré le siècle de Périclès.

Brisson, comme bien d'autres observateurs critiques de notre système d'éducation, tels que Marc Chevrier, estime que la formation des professeurs du secondaire est déficiente. Ce diplômé en histoire et études classiques donne l'exemple de l'enseignement reçu par de futurs enseignants d'histoire au secondaire: «Sur un programme de premier cycle composé de 120 crédits (la formation des enseignants dure grosso modo quatre années), seulement 33 (soit onze cours) sont consacrés à l'acquisition de connaissances historiques. Ce peu de matière est noyé dans de nombreux cours de pédagogie [...]» En entrevue au journal *Le Devoir*, Diane Boudreau, enseignante de français retraitée, révèle des chiffres encore plus désolants: «À peine 7 % du programme de formation des enseignants au secondaire porte sur la littérature. C'est deux ou trois cours.» Le constat est accablant: un peu comme les sophistes à l'époque de Socrate, bien des professeurs n'ont pas la science de ce qu'ils enseignent.

Brisson estime aussi qu'il devrait y avoir une liste d'œuvres classiques à laquelle les professeurs de français du secondaire devraient puiser pour une bonne partie des ouvrages qu'ils mettent au programme. Cette idée est judicieuse et empêcherait les professeurs de donner à lire des ouvrages faciles ou simplement médiocres à leurs élèves. Pour ce faire, il faudrait que les professeurs sortent du relativisme culturel – «Tout ne se vaut pas», écrit Brisson – et qu'ils veuillent donner un fonds culturel commun à leurs élèves et, enfin, qu'ils reconnaissent qu'il y a un travail à effectuer sur le sens des œuvres. Bien souvent, malheureusement, les professeurs se contentent d'enseigner une technique qui permet de saisir la structure d'une œuvre – analyse des procédés d'écriture, des figures de style, dépeçage d'un texte en intrigues et sous-intrigues – plutôt que de travailler sur le contenu. Et il est malheureusement vrai que si le professeur veut seulement enseigner une technique, il «peut très bien y parvenir à l'aide de romans populaires et de polars qui seront certes plus simples à analyser, mais desquels on ne retiendra rien de durable», estime le jeune essayiste.

L'auteur admire les grands résistants qui sont prêts à mourir pour défendre leurs principes: Antigone qui désobéit à son oncle Créon, Socrate qui accepte de boire de la ciguë plutôt que de renier son enseignement, les Gracques qui se sont opposés au parti patricien au péril de leur vie et, enfin, les martyrs chrétiens qui avaient désobéi aux autorités romaines qui ne voyaient pas d'un bon œil le reniement des cultes polythéistes.

À quoi servent les humanités? À penser par soi-même, répondrait Brisson. L'essayiste y voit même le préalable à une pensée critique et politisée. Si l'élite capitaliste a peur des humanités, selon l'auteur américain Chris Hedges interviewé par Brisson, c'est qu'elles permettent bien souvent la remise en question d'un système, alors que les représentants des grands trusts souhaitent avoir une main-d'œuvre docile qui se moulera parfaitement aux exigences du marché. Ce sont d'ailleurs les facultés universitaires de gestion, de commerce et de marketing qui reçoivent le plus de subventions privées, alors que les facultés des humanités doivent se contenter de peu.

L'auteur admire les grands résistants qui sont prêts à mourir pour défendre leurs principes: Antigone qui désobéit à son oncle



Créon, Socrate qui accepte de boire de la ciguë plutôt que de renier son enseignement, les Gracques qui se sont opposés au parti patricien au péril de leur vie et, enfin, les martyrs chrétiens qui avaient désobéi aux autorités romaines qui ne voyaient pas d'un bon œil le reniement des cultes polythéistes. C'est d'ailleurs cet esprit de résistance qui a présidé au mouvement étudiant de 2012 pour lequel l'auteur a de très bons mots.

L'essai de Pierre-Luc Brisson est pertinent, car il souligne de façon convaincante les lacunes de notre système d'éducation. Seul bémol; l'auteur estime que le renforcement de l'histoire nationale du primaire au cégep prévu par le précédent gouvernement pourrait concrétiser «la mise au rancart des humanités classiques.» L'auteur évoque cette possibilité sans toutefois étayer sa vision par des faits. Or, on pourrait fort bien imaginer que l'enseignement de l'histoire du Québec et celui des humanités classiques soient renforcés, car, au Québec, la connaissance de l'histoire nationale est presque aussi mal en point que celle de l'Antiquité. De plus, l'ouvrage est un peu court: il fait une centaine de pages et plusieurs d'entre elles sont consacrées à résumer des passages marquants des lettres antiques: la tragique histoire d'Édipe, le retour d'Ulysse à Ithaque, les adieux touchants d'Hector et d'Astyanax...

En bref, on aurait voulu un peu moins de résumés et plus de réflexion. Mais l'auteur arguera, peut-être avec raison, que ces épisodes classiques de la littérature universelle reposent malheureusement au cimetière depuis trop longtemps et qu'il est essentiel de les déterrer pour le lecteur contemporain qui en prend peut-être connaissance pour la toute première fois. ❖

Lecture complémentaire:

PIERRE-LUC BRISSON
Après le printemps

Cahiers de lecture - Automne 2013